

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - La Salle de l'Exposition à Sidney. - Alsace et Croix Rouge, d'après Mlle H. Brown. - Après la Tempête. - L'Eider
TEXTE: - Nos Gravures. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Que croire des Prédications sur le Temps? - L'Homme Paratonnerre. - Le Changement et l'Immutabilité. - Bannière du Toit paternel. Roman. - La Boîte aux Jeux d'Esprit. Enigme

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 16.

— 10^e ANNÉE. —

21 Février 1880.

NOS GRAVURES.

LA SALLE DE L'EXPOSITION A SIDNEY.

L'Exposition internationale, ouverte à Sidney, en Australie, le 17 septembre 1879, a obtenu

le plus grand succès. Presque tous les pays de l'Europe, parmi lesquels la Belgique occupe un rang fort honorable, y sont représentés.

Au moment où tant d'appréts se font chez nous dans le même ordre de faits, nous croyons devoir donner une vue de la vaste salle du „Garden-Palace,” où se tient cette Exposition. L'aspect en est grandiose et la

disposition des produits y est parfaitement entendue. Tout ce que l'art et l'industrie ont créé de plus merveilleux et de plus riche est là exposé à l'admiration des visiteurs.

A la vue de tout ce monde élégant, de toutes ces luxueuses toilettes, qui nous rappellent les modes européennes, à voir tous ces personnages visitant les salles, on se croirait à



LA SALLE DE L'EXPOSITION A SIDNEY.

Paris ou à Bruxelles, et non sur le sol australien, dans cette capitale d'une colonie dont les premiers habitants furent de redoutables malfaiteurs, déportés de la mère patrie.

ALSACE ET CROIX ROUGE.

Tout le monde connaît cette vaste association humanitaire de la Croix rouge, destinée à alléger les misères et les horreurs de la

guerre. On sait que non-seulement ses membres visitent les champs de bataille, mais, les luttes sanglantes finies, s'occupent de ceux qui en ont été les victimes.

Une artiste anglaise, M^{lle} Henriette Brown,

a été frappée à la vue d'une belle et noble femme faisant partie de cette société et recueillant les aumônes destinées aux veuves et aux orphelins des pauvres militaires tués dans la dernière guerre franco-allemande.

Il s'agit d'une Alsacienne, au costume pittoresque, et on admirera combien sa figure, triste et douloureuse, est en harmonie avec la mission qu'elle remplit et avec les maux soufferts par sa patrie.

APRÈS LA TEMPÊTE.

Une violente tempête a éclaté sur l'Océan, et la mer, roulant ses vagues menaçantes, a peut-être englouti dans ses abîmes bien des malheureux pêcheurs, qui, montés sur leur légère embarcation, sont partis contents et joyeux.

L'inquiétude, les angoisses ont été terribles au cœur de cette épouse, de ces enfants, de ces parents qu'ils ont laissés derrière eux. Aussi, après la bourrasque, ceux-ci se sont-ils élancés sur la grève, et là, dans leur mortelle anxiété, ils interrogent l'horizon.

Au second plan du tableau, voyez les transports de joie qui animent cet homme; il a reconnu dans le lointain la barque d'un ami, d'un frère; et ses exclamations d'allégresse vont remplir de bonheur ceux qui s'approchent du rivage et qui ont si miraculeusement échappé à la tempête. Mais ce vieillard et sa fille, ils ne sont pas aussi heureux; rien pour eux n'apparaît encore, et la longue vue ne leur annonce aucune voile à l'horizon. Oh! la mer va-t-elle rejeter le corps inanimé de mon époux, se demande avec désespoir cette jeune femme.... Une scène rendue avec un sentiment bien dramatique!

L'EIDER.

Eider est le nom d'un genre de canards au duvet très-fin et très-moelleux, et répandu dans les pays septentrionaux de l'Ancien et du Nouveau Continent, la Laponie, le Groenland, le Canada, l'Islande, le Spitzberg, etc.

Cet oiseau comprend deux espèces: l'eider à tête grise et l'eider commun. Le mâle de l'eider commun est blanchâtre sur le dos et sur les ailes; sa queue et son ventre sont noirs, et il porte sur la tête une large tache, également noire, qui ressemble assez bien à une calotte. La femelle est d'un gris mélangé de brun.

L'eider est de grande taille; sa grosseur est celle de l'oie; le duvet qui le couvre s'appelle édredon.

Il se plaît dans les endroits escarpés, au milieu des rochers baignés par la mer.

Grâce à leur précieuse fourrure, les eiders jouissent, en Norvège et en Islande, d'une grande sécurité; la loi même les protège et punit d'une forte amende les attentats contre leur vie. Cependant, il est permis à chacun d'attirer ces oiseaux dans l'intérieur de ses propriétés; on veille alors avec soin à leur conservation et on favorise leur multiplication. Mais dans l'Amérique du Nord, on les chasse comme des canards vulgaires; leur peau est exportée en Chine, où elle se vend très cher comme fourrure.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Voici un moyen pour obtenir des violettes doubles de Parme pendant tout un hiver:

Au mois de mars, en plein air, mais dans un lieu abrité, on plante les pieds dans un bon sol, sur lequel on étend ensuite une couche de fumier de cheval. Puis on arrose et on recouvre la plantation, à une faible hauteur, avec une „canisse," sorte de treillis en roseaux. La même couverture protège pendant tout l'été, contre le soleil, les jeunes violettes qu'il s'agit de sarcler et d'arroser légèrement. Vers le 15 août, on enlève les canisses, et alors les jeunes plantations, excitées par l'ardeur du soleil et

par les arrosements plus copieux, donnent une floraison abondante, qui se prolonge depuis septembre jusqu'en mars. Si l'on veut appliquer ce procédé dans le Nord, il sera bon d'enlever les canisses, dans les premiers jours d'août.

— Que diriez-vous, amateurs de vin de Champagne, d'un procédé à l'aide duquel vous pourriez vous assurer si vous buvez du vrai ou du faux? Ce procédé nous est fourni par une communication qu'un amateur a adressée à une société d'agriculture. D'après cet amateur, le verre dans lequel on a versé du champagne authentique, rend — lorsqu'on le frappe du tranchant d'un couteau, — un son très-sourd, semblable à celui que produirait le couteau sur un morceau de plomb, tandis qu'il n'en est pas ainsi du même procédé employé avec le vin „champagnisé." Le verre rend alors un son clair très-accentué. Il est bien entendu que les verres doivent être de la même nature. En tout cas, l'expérience est facile et ne coûte rien.

— A propos de boisson, on vient de découvrir que le lait constitue un excellent soporifique. Nous le conseillons donc à ceux qui ont des insomnies et doivent recourir à certains médicaments, comme le chloral, la morphine, etc.

LE FILS DE L'INCONNU.

XVI. — A JÉRUSALEM.

Voyons maintenant ce qu'il est advenu des prisonniers de l'émir, amenés dans Jérusalem sous la conduite vigilante de leurs gardiens.

Durant le trajet, le chef musulman eut pour la femme d'Onno Gratama les mêmes prévenances et les mêmes délicatesses que d'habitude, quoiqu'il la fit surveiller, ainsi que ses compagnons d'infortune, avec la plus grande vigilance. Il ne négligeait rien pour alléger leur captivité, et cachait pour ainsi dire leurs chaînes sous les fleurs. Il avait mis à leur disposition des chameaux richement harnachés et recouverts de moelleux coussins; de nombreux esclaves se tenaient à leur service et s'efforçaient de leur rendre moins pénibles les fatigues de la route. Ada surtout était l'objet des plus délicates attentions, de sorte qu'elle pouvait se considérer comme une puissante reine orientale, accompagnée d'un cortège de fidèles sujets.

Cependant, quoique fêtée et encensée, elle se savait captive, et ce voyage presque triomphal lui rappelait cruellement ce souvenir. La circonstance même qu'on la conduisait dans Jérusalem, lui faisait plus que jamais perdre tout espoir de revoir un jour son époux s'il était encore en vie. Devant cette cruelle certitude, toute autre pensée restait à l'arrière-plan, elle oubliait même l'avenir qui l'attendait.

Son amour et ses craintes lui donnèrent le courage de faire une tentative pour essayer d'apprendre quelque chose sur le sort d'Onno, avant que les portes de Jérusalem ne se refermassent sur elle.

Durant le voyage, le chef turc s'était tenu éloigné de la chrétienne, qui n'était entourée que de ses deux compagnons et de la sœur de l'émir, dont la société et la conversation lui faisait un instant oublier ses peines. Elle sentait son cœur attiré vers la jeune Musulmane, dont les sentiments nobles et élevés l'étonnaient.

La caravane avançait à petites journées, car l'émir croyait l'armée des Croisés encore loin de Jérusalem. De temps en temps même, il permettait une halte d'un jour lorsqu'on venait à traverser une ville ou un village.

Ce fut une de ces occasions que saisit Ada pour obtenir, par l'entremise de son amie, une entrevue avec l'émir. Elle lui fut accordée sur-le-champ, et la chrétienne parut, accompagnée d'Armide, dans la tente du Musulman.

— Seigneur, dit Ada, c'est l'inquiétude qui me conduit vers vous, et si j'ose venir vous rappeler vos promesses, c'est que je me sens poussée par un sentiment que vous ne pouvez méconnaître.

— Les promesses d'un fils du Prophète sont sacrées, et jamais je n'ai oublié les miennes, interrompit l'émir, sans la laisser continuer.

J'ai envoyé mes serviteurs dans tout le pays qui s'étend d'Antioche à Jérusalem; moi-même, j'ai pris le bâton de pèlerin pour aller frapper à toutes les portes; je n'ai point pris de repos que je n'eusse trouvé la trace de celui que je cherchais et découvert le lieu si longtemps désiré...

Ada pâlit et poussa un cri.

— Et vous m'avez caché votre découverte! s'écria-t-elle, et vous m'emmenez loin de lui, vers Jérusalem!...

— Femme, je voulais vous épargner une grande douleur: pouvez-vous m'en faire un reproche?

Ada regarda le Musulman avec des yeux hagards, elle n'eut pas la force de faire une seule question.

— Votre époux dort depuis plusieurs mois dans la tombe, continua l'émir d'un ton grave; sa prison n'a été que de courte durée; il est mort des suites des blessures reçues dans le dernier combat qu'il livra à mes coreligionnaires.

En entendant ces terribles paroles, Ada poussa un grand cri et tomba inanimée dans les bras d'Armide.

Les coupes de Jérusalem venaient enfin d'apparaître aux regards des prisonniers, mais quelle déception! Le vieux moine surtout avait espéré entrer dans la ville sainte entouré des généreux soldats que sa voix avait amenés dans ce lointain pays. Hugo avait rêvé d'entrer dans Jérusalem, l'épée au poing, chassant devant lui les Musulmans et se couvrant de gloire; Ada enfin avait compté visiter les lieux saints, aux côtés de son époux vainqueur et couvert de lauriers. Et ils faisaient leur entrée dans la ville sainte, à la suite d'un prince musulman, comme prisonniers, sans espoir et ayant en perspective un avenir des plus sombres.

Les jours s'écoulaient tristes et mornes pour Ada et ses compagnons; leur prison était belle et spacieuse comme la première, et on faisait tout pour la leur rendre agréable; mais un changement visible se remarquait dans la conduite de l'émir.

Des fugitifs, venant du Nord, avaient apporté la nouvelle de l'approche des Croisés; encore quelques jours, et leurs bannières flotteraient devant Jérusalem.

L'émir ne croyait pas à la victoire des chrétiens, il avait trop de confiance dans la force de la place et les ressources de sa défense, mais il craignait que le voisinage de l'armée chrétienne ne vint inspirer à ses prisonniers l'espoir de la délivrance; il craignait que, devant cet espoir, la femme qu'il avait en son pouvoir n'en devint plus fière et plus rebelle.

C'était la première fois que le Musulman entretenait Ada sans témoins. Un esclave l'avait introduite chez l'émir, et elle fut étonnée, presque terrifiée en ne voyant pas à ses côtés la belle Armide, sa protectrice.

Cependant le visage du chef était amical et souriant, et son regard se portait avec intérêt et bienveillance sur la jeune femme.

— Qu'avez-vous, Madame? demanda-t-il d'une voix douce en l'invitant à s'asseoir auprès de lui; vous semblez souffrante. Croyez que votre douleur rencontre un écho puissant dans mon cœur et que je compatis à vos peines. Ne gémissiez plus, ne pleurez plus; le sort a voulu ce qui est arrivé; ce serait folie que de vouloir lutter contre lui et de pleurer ce qui est perdu sans retour.... C'est vers l'avenir qu'il faut désormais tourner vos regards; il dépend de vous seul que cet avenir soit brillant, plein de magnificence, de bonheur....

Ada écoutait avec effroi ce langage significatif; elle eût eu l'occasion de fuir, qu'elle ne l'aurait pu, tellement elle était accablée; elle tenait la tête baissée, et cependant elle sentait que les regards de l'émir étaient fixés sur elle, et il lui semblait qu'un gouffre s'ouvrait devant ses yeux et que le vertige l'y attirait.

L'émir crut apercevoir un encouragement dans ce silence. Jusque là il s'était tenu debout devant Ada, maintenant il s'assit à côté d'elle et continua:

— Je n'exige de vous aucune reconnaissance, Madame, quoique vous devez avouer que j'ai fait pour vous plus que pour mes propres

compatriotes. J'ai épargné votre vie, ainsi que celle de vos compagnons, lorsque mes soldats exigeaient votre mort; je ne vous ai pas traités en ennemis, ni en prisonniers, mais en amis; je vous ai laissés réunis au sein d'une liberté que jamais Musulman n'accorda à un chrétien. Si je ne sollicite pas votre gratitude, il est un autre sentiment plus saint, plus élevé que la reconnaissance, un sentiment qui domine tout mon être, qui m'attire vers vous comme l'aimant attire le fer, un sentiment qui demande de la réciprocité et qui peut faire de cette terre un paradis, un séjour enchanté.... Ce sentiment possède mon cœur, il l'embrase et menace de le consumer; c'est lui que j'ai voulu communiquer à votre âme... Vous le connaissez maintenant, Madame; ah! dites-moi que vous le partagez.

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, Seigneur! s'écria Ada d'une voix étranglée et tremblant de tous ses membres.

— Ordonnez à la tempête de se taire lorsqu'elle fait ployer les bois de palmiers; ordonnez à l'oiseau de retenir sa voix, lorsque tout dans la nature l'invite à chanter. Vos ordres sont une loi pour moi, Madame, mais il est des ordres auxquels on ne peut obéir; le torrent des montagnes ne peut pas retourner à sa source, le sable des déserts ni les eaux de la mer ne peuvent rester en place lorsque le simoun souffle au-dessus d'eux; moi aussi, je me sens entraîné par un sentiment invincible vers vous. Je vous le dis donc: partagez mes trésors, partagez ma puissance; prenez mon cœur tout entier....

Ada écoutait avec terreur ce langage passionné; c'était avec une horreur invincible qu'elle apprenait les projets du Musulman; ces douces paroles lui semblaient monstrueuses, et cependant, il lui était impossible d'exprimer les sentiments qui bouillonnaient dans son âme; sa bouche ne produisait que des sons inarticulés.

L'émir la voyait en proie à la plus vive émotion et crut qu'une lutte intérieure se livrait dans son âme. Il voulut donc, par une dernière tentative, faire tourner ce combat en sa faveur.

Il s'agenouilla devant Ada, lui saisit la main et voulut la porter à ses lèvres.

Ce mouvement, ce contact rappelèrent la pauvre femme à la réalité. Elle s'éloigna du Musulman et lui dit avec dignité:

— Seigneur, vous disiez n'exiger aucune reconnaissance, et cependant, ce sentiment est le seul que je puisse avoir pour vous. Tout autre serait criminel de ma part... Si mon époux ne se place plus entre vous et moi, il y a tout au moins son ombre... mais bien plus encore: notre religion, que proclame chacune des pierres de cette ville, défend toute union entre un Musulman et une femme chrétienne. Ce que vous proposez, seigneur, est donc doublement coupable à mes yeux.

L'émir voulut parler, mais d'un mouvement de sa main Ada lui imposa le silence et reprit fièrement:

— Seigneur, laissez-moi partir; laissez-moi aller rejoindre mes compagnons de captivité.

Un instant l'émir sembla se consulter; un violent combat se livrait dans son cœur entre la colère et sa générosité naturelle. Il comprit cependant bien vite que la colère était une bien mauvaise arme pour rester vainqueur dans cette lutte; car il ne se considérait pas comme battu et se flattait de remporter la victoire finale. Les paroles mêmes par lesquelles Ada avait rejeté ses propositions lui avaient dévoilé le motif le plus sérieux de son refus. Si donc il parvenait à l'éloigner du christianisme, à la persuader de la supériorité de l'islamisme, il pourrait faire la conquête de son cœur.

Ces considérations firent taire en lui la voix de la colère; pas une expression de dépit, pas une plainte ne lui échappa; il baissa la tête en signe de soumission, et souleva de sa propre main les draperies qui fermaient la salle, en laissant à Ada la liberté de s'éloigner.

Lorsqu'elle eut rejoint le vieux moine et Hugo, elle se précipita vers le premier. Au milieu d'un torrent de larmes, elle lui fit connaître les paroles que l'émir avait osé lui faire entendre. Bruno l'écouta avec attention et lui

souhaita la force nécessaire pour résister, dans l'avenir, avec le même courage, aux efforts de la tentation.

En même temps, l'émir se rendait chez sa sœur pour lui demander son appui dans la lutte qu'il avait résolu de continuer.

Les prisonniers avaient craint que des mesures de rigueur ne fussent prises contre eux, mais il ne survint pas le moindre changement dans leur situation: l'émir continua, comme auparavant, à leur rendre de temps en temps visite, s'entretenant avec le moine de choses et d'autres, causant avec le jeune Hugo de jeux chevaleresques ou de brillantes armures, et se montrant envers Ada toujours respectueux et plein de réserve. Armide recherchait plus encore qu'auparavant la société de la femme d'Onno et passait souvent des heures entières à ses côtés, ou bien se promenait avec elle dans les allées ombreuses du jardin.

L'entretien des deux femmes était toujours des plus expansifs, surtout de la part d'Ada qui aimait Armide comme une sœur. Souvent elle entretenait sa compagne de la vie et de la doctrine du Christ; celle-ci, de son côté, exaltait la gloire du Prophète et ses nombreux miracles. Souvent l'entretien se terminait par une petite lutte théologique dans laquelle les deux champions rivalisaient d'ardeur, mais pour conclure bientôt la paix avant de se séparer.

Entretiens, un événement vint remplir de joie l'âme des prisonniers. L'armée des Croisés était arrivée devant Jérusalem, et quoique cette circonstance pût peut-être inspirer à l'émir des mesures de surveillance plus sévères à leur égard, ils ne s'en réjouirent pas moins. Hugo cependant éprouvait plus vivement que jamais le regret de ne pas se trouver au milieu de ses frères d'armes pour partager leurs dangers et leur gloire. Mais le siège de la ville pouvait devenir la cause de leur salut, et s'ils devaient périr avec les assiégés, ils auraient au moins le bonheur d'assister à la délivrance de Jérusalem et du Saint-Sépulcre. Ils attendaient avec anxiété le résultat de la lutte gigantesque qui se livrait autour de la ville, et chaque jour Ada assiégeait son amie de questions au sujet des événements de l'extérieur.

Hugo commençait cependant à sentir naître dans son cœur un sentiment jusqu'alors inconnu. La pensée de ses compagnons d'armes ne l'occupait plus tout entier; chaque fois qu'il se trouvait en présence de la belle Armide, de la sœur de l'émir, il sentait son cœur battre avec violence, il rougissait lorsqu'elle lui adressait la parole, il bégayait lorsqu'il devait lui répondre. Il sentait comme un vide lorsqu'elle le quittait, et se prenait à fuir lorsque par hasard il la rencontrait seule. Jamais il ne se fatiguait d'écouter lorsqu'Ada, comme cela arrivait souvent, parlait avec feu de son amie et exaltait les belles qualités de son âme. Il savourait alors avec délices ses paroles et l'écoutait en silence. Lorsqu'il se trouvait seul, il éprouvait dans son cœur un sentiment de douloureux abandon.

Quel était donc ce sentiment qui commençait ainsi à le dominer? Il n'osait se le demander, ou bien s'il descendait un instant en lui-même, il n'osait approfondir la plaie de son âme.

Armide était belle, Ada vantait ses nobles qualités, ses vertus, mais Armide était une ennemie de sa foi sinon personnellement, du moins par son culte; pouvait-il se laisser dominer par sa passion naissante? Il se sentait attiré d'une façon invincible vers la jeune Musulmane, mais en même temps il se reprochait sa faiblesse comme une mauvaise action.

Le vieux moine, avec sa pénétration habituelle, eut bientôt remarqué qu'il se passait quelque chose d'insolite dans l'âme de son fils adoptif; il résolut de pénétrer le mystère, non par curiosité, mais pour porter remède, s'il était possible, au mal qui semblait avoir détruit la tranquillité du jeune homme.

Il eut bientôt trouvé la clef du secret, mais il crut mieux faire d'attendre que Hugo vint lui en parler. En effet, celui-ci ne tarda pas à ouvrir toute son âme au bon vieillard et le supplia, les yeux pleins de larmes, de l'aider dans ce moment difficile.

Bruno l'écouta sans l'interrompre un instant, et lorsque le „Fils de l'Inconnu" eut fini, il lui saisit la main et dit d'un ton grave:

— Vous vous trouvez dans une voie dangereuse, mon pauvre enfant, dangereuse sous tous les rapports. D'abord, songez qu'Armide est la sœur de l'émir, qui, quoiqu'il affiche de la générosité, n'en est pas moins notre geôlier; eh bien! un seul soupçon, et il est en état de vous enfermer dans un sombre cachot, de vous envoyer à la mort peut-être.

— Je ne crains pas la mort, mon père.

— En combattant contre l'ennemi, j'approuve cela, mais dans le cas actuel, vous vous unissez avec l'ennemi contre vous-même.... Armide peut être belle et aimable, mais aucune union n'est possible entre vous et elle... Ai-je besoin de vous le dire?

— Et si elle devenait chrétienne?

— Ne vous flattez pas de cet espoir. Les sectateurs du Prophète sont, il faut le reconnaître, d'une rare fermeté dans leur croyance, et il faudrait un miracle pour leur desciller les yeux. N'attendez pas ce miracle et ne vous laissez pas séduire par une vaine illusion; mais combattez avec force le sentiment qui vous attire vers Armide et restez fidèle à votre foi.

— Vous me défendez donc de penser à elle, mon père?

— Dieu ordonne de prier pour son prochain, mon fils; priez pour elle, voilà la seule chose que vous puissiez faire....

— Mon père, je prierai pour qu'elle abjure le mahométisme, et Dieu, j'ose l'espérer, exaucera mes vœux!

Le moine enveloppa le jeune homme d'un regard plein de compassion, il n'eut pas la force de lui enlever cette dernière espérance.

(A continuer.)

QUE CROIRE DES PRÉDICTIONS SUR LE TEMPS?

Est-il possible de prédire le temps, comme cela s'est fait à toutes les époques, et comme cela se fait surtout de nos jours avec certaines prétentions scientifiques? Voilà certes une question qui mérite d'être examinée.

Pendant toute l'antiquité, le moyen-âge et même jusqu'au commencement du siècle dernier, l'astrologie, qui se flattait de prévoir l'avenir par la seule inspection des astres, régna presque en souveraine absolue sur le monde. „C'est, disait Bailly, la maladie la plus longue qui ait affligé la raison humaine, car on lui connaît une durée de cinquante siècles."

A une époque où l'on n'avait aucune donnée sur la physique, il était naturel que l'astrologie regardât, comme la première de ses attributions, de prédire longtemps d'avance le temps qu'il ferait, et même les catastrophes susceptibles de détruire le monde, en tout ou en partie. Pour cela, il n'était besoin que de considérer les influences bénignes ou malignes de chaque planète dont la marche commençait à être connue, et leurs conjonctions dans certains groupes d'étoiles qui avaient un caractère météorologique très-prononcé, comme, par exemple, les Hyades (sur le front du Taureau), dont l'étymologie grecque signifie pleuvoir, et qui avaient la réputation d'amener infailliblement la pluie.

En donnant à la météorologie une pareille base, il était toujours facile de prédire le temps; il ne s'agissait que de calculer l'arrivée des planètes favorables ou sinistres dans les groupes d'étoiles qui leur donnaient une signification. Les plus grands hommes des siècles passés ont donné dans ces travers, et même ceux qui ont le plus contribué, comme Tycho-Brahé et Képler, à constituer la précision de la science astronomique moderne.

* * *

Au commencement du dix-huitième siècle, les populations étaient encore imbuës de toutes les croyances astrologiques; sachant que les astronomes connaissaient, pour les temps à

venir, toutes les positions que les planètes prendraient dans le ciel, elles trouvaient tout naturel de venir les consulter sur la question de savoir quelle serait la série des événements qui en résulterait pour la terre. Dès ce temps,

on assiégeait l'Académie des Sciences comme le temple de la Sybille, pour en recueillir des oracles.

Il n'y a pas trente ans qu'Arago se trouvait encore dans la nécessité de protester contre les prédictions qu'on lui attribuait tous les ans, soit en France, soit à l'étranger. „Jamais, disait-il, une parole sortie de ma bouche, ni



ALSACE ET CROIX ROUGE, D'APRÈS M^{lle} H. BROWN.

dans l'intimité, ni dans les cours que je professe depuis plus de trente années, jamais une ligne, publiée avec mon assentiment, n'ont autorisé personne à me prêter la pensée qu'il serait possible, dans l'état de nos connaissances,

d'annoncer avec quelque certitude le temps qu'il fera, une année, un mois, une semaine, je dirai même un seul jour d'avance." Arago raconte qu'il ne pouvait se trouver dans une société, sans être aussitôt assailli de mille ques-

tions ridicules, qui prouvent combien la croyance aux pronostics est encore enracinée parmi les hommes relativement instruits: „L'hiver sera-t-il rude? lui demanda-t-on. Pensez-vous que nous aurons un été chaud, un automne humide?

Voilà une sécheresse bien longue; va-t-elle cesser? etc."

Arago a pu dire, avec raison, que la prédic-

tion des temps ne sera jamais une branche de l'astronomie, proprement dite. En effet, à l'exception du soleil, qui règle la marche des saisons, et de la lune, dont l'influence sur la terre nous est démontrée par le phénomène du flux

et du reflux de la mer, mais dont l'influence sur l'atmosphère est moins bien définie, on ne reconnaît à aucun astre, ni aux étoiles, ni aux planètes, ni aux comètes, une action sensible sur les changements de temps que nous éprou-



APRES LA TEMPÊTE.

vous; c'est donc ailleurs qu'il faut en chercher la cause.

Le soleil, par sa situation au nord ou au sud de l'équateur, règle la direction des vents généraux qui soufflent pendant des saisons en-

tières dans la zone tropicale, comme les vents alisés de l'Atlantique et les moussons des mers de l'Inde; mais son action directe n'est pas aussi manifeste sur les vents particuliers qui se succèdent à de courts intervalles dans les

zones tempérées du globe.

Quant à l'action de la lune sur les changements de temps, on s'en occupe beaucoup, mais, en réalité, on sait bien peu de chose à cet égard. Sir John Herschel prétend que la

pleine lune dissipe les nuages. Mais qu'est-ce que cela auprès de ce qu'il faudrait savoir? Il est évident que l'action de la lune sur l'atmosphère n'est pas inférieure à celle qu'elle exerce sur la mer; en conséquence, il serait nécessaire d'étudier les variations atmosphériques non-seulement au moment du passage du satellite au méridien supérieur et inférieur d'un lieu, mais encore au moment de sa plus grande déclinaison au sud et au nord de l'équateur.

On sait que la lune parcourt un orbite elliptique autour de la terre; que, par suite, sa distance à cette planète n'est pas toujours la même, et que, dans le cours d'un mois lunaire, il se trouve un moment où elle en est éloignée d'environ 101,000 lieues, c'est l'instant de son apogée, et un autre moment où elle n'en est plus éloignée que de 91,000 lieues, c'est le temps de son périégée. Il me paraît impossible que cette différence de distance de 10,000 lieues ne produise pas des variations très-considérables dans l'état de notre atmosphère. S'il est un cas dans lequel on puisse hasarder une prévision sur la probabilité d'un changement de temps, il ne peut y en avoir de plus sûr que celui qui a pour base une différence aussi notable dans la distance relative de la lune à la terre.

* *

Aujourd'hui, on ne peut assigner aux changements de temps, dans les zones tempérées du globe, une cause plus immédiate que celle qui résulte d'un changement dans la direction du vent. En France, il fait froid par la seule raison que les vents soufflent du nord; il fait chaud, parce qu'ils soufflent du sud; il fait sec, parce qu'ils soufflent de l'est, et il pleut, parce qu'ils soufflent de l'ouest. Il y a aussi des vents composés qui soufflent des points intermédiaires et qui modifient l'état atmosphérique; ainsi, les vents du nord-est nous apportent le froid sec, ceux du sud-ouest la chaleur humide, etc.

Mais parmi tous ces vents, il n'en est pas un qui soit général, c'est-à-dire qui ait quelque chance de durée; tous dépendent plus ou moins de circonstances locales et passagères, tels qu'accidents de terrains, rencontre de deux courants aériens opposés dans un pays de montagnes, refroidissement subit d'un courant qui le fait descendre à la couche atmosphérique inférieure, etc. De là naissent des causes perpétuelles de perturbations et de changements, lesquelles ne permettent pas d'établir le moindre pronostic sur le temps qu'il fera un jour ou seulement quelques heures plus tard.

UN MATHIEU SINCÈRE.

L'HOMME PARATONNERRE.

I.

Je me hâte de dire que je prends le mot „paratonnerre” dans une acception toute métaphorique et consacrée par l'usage pour distinguer une classe intéressante d'individus, philanthropes sans le savoir, dont la mission est de recevoir la balle qui vous est destinée en un jour de combat, la tuile qu'un orage dirige sur votre tête, qui, en un mot, se placent toujours entre vous et le danger, et dont le malheur fait toujours le bonheur d'autrui.

On me dira peut-être, que croire à ces prédestinations c'est être fataliste, je répondrai que je me borne à raconter des faits réels, sans me charger des conséquences qu'il est possible d'en tirer. Je ne suis que l'historiographe d'un aimable jeune homme que vous rencontreriez dans Bruxelles, s'il n'était pas retenu chez lui par l'accident que je vais raconter. Je me permettrai de réclamer de l'indulgence en faveur de mon héros, car il a peut-être sauvé la vie à plus d'un de mes lecteurs et ce fait mérite considération.

Léonard, tel est le nom de mon estimable ami, a environ vingt-huit ans et est ce qu'on appelle un excellent garçon. Pour être vrai, j'ajouterai que quelques-uns de ses amis exploitent cette qualité pour faire de lui l'éditeur

responsable de certains de leurs faits et gestes, comme si sa mauvaise chance ne suffisait pas à lui attirer assez d'aventures désagréables. Aussi faudrait-il écrire un volume pour raconter tous les malheurs qui ont assailli le pauvre Léonard et rendu son front chauve avant le temps.

Par exemple, si des buveurs attardés engagent une querelle dans les carrefours de la ville, la malheureuse étoile de Léonard le conduit sur le champ de bataille; puis cédant à l'officieuxeté de son caractère, il s'empresse d'interposer sa médiation; la querelle devenant plus vive, grâce à ces tentatives de conciliation, la police arrive et conduit au poste le médiateur tout meurtri de coups, pendant que les combattants vont gaiement enterrer leur fureur au cabaret voisin. Et bien heureux quand il n'a pas de condamnation correctionnelle à subir en récompense de son humanité.

Une autre fois il fut condamné pour s'être laissé méchamment écraser sur les boulevards par l'équipage fougueuse d'un riche banquier, qui se serait infailliblement brisé, sans l'obstacle imprévu que Léonard et son cheval présentèrent à l'attelage emporté du financier. Il eut deux côtés enfoncés, perdit un cheval de treize cents francs et paya en outre trois ou quatre mille francs pour frais et dommages-intérêts. Aussi Léonard redoute-t-il au dernier degré la justice des hommes.

Il accompagnait l'an dernier un de ses amis obligé de vider une affaire d'honneur. Une contestation s'étant élevée sur le choix des armes, Léonard pour mettre d'accord les deux adversaires se battit pour son ami, et reçut dans la poitrine un furieux coup d'épée.

Pour résumer dans les bornes qui me sont imposées, l'existence toute entière de cet infortuné jeune homme, je prendrai sa dernière aventure. Elle achèvera de peindre la prédisposition native à l'état de martyr qu'il continue d'exercer avec le plus grand succès.

Fils d'un riche négociant, doué d'une taille avantageuse et d'un joli visage, Léonard aurait facilement fait un beau mariage, sans le malheur qui s'attache à ses pas.

Il s'était épris de la jeune Emilie, fille de M. Lenoir, un ami de son père, et qui joignait à une belle éducation, un talent remarquable et une dot convenablement arrondie. Pour la première fois de sa vie, Léonard n'avait éprouvé aucun obstacle, jusqu'au moment où se passa l'action que je vais raconter. Accueilli avec distinction par M. Lenoir, il voyait la jeune personne toute disposée à répondre à ses prétentions qui n'avaient rien d'exagéré. Mille circonstances permettaient même à mon héros de penser que son mariage avec Emilie était chose arrêtée d'avance avec les parents; mais, hélas! sous ces apparences trompeuses, la fortune lui préparait le plus terrible piège qui ait jamais désenchanté un jeune homme amoureux.

II.

La familiarité de Léonard dans la maison Lenoir lui permit d'y introduire son ami Jules, grand jeune homme d'un blond fade, amoureux de sa personne, envieux de tout le monde.

Dépositaire de tous les secrets de Léonard, Jules ne tarda pas à profiter de son entrée dans cette tranquille famille pour se substituer à son ami. Sous le voile d'une amitié désintéressée, Jules inventait chaque jour quelque nouvelle calomnie qu'il avait bien soin de présenter sous une forme élogieuse pour lui donner plus de poids et ménager sa propre considération. Frappé de ces confidences souvent renouvelées, le digne M. Lenoir ne pouvait s'empêcher de souhaiter à son futur gendre la sage retenue dont Jules faisait parade. Procédant de même à l'égard d'Emilie, il s'insinua peu à peu dans la confiance de cette jeune personne qui n'osait accuser de mensonge un homme dont son fiancé avait fait si chaudement l'éloge.

Bientôt la froideur avec laquelle on recevait le prétendant devint si manifeste qu'il fut impossible à celui-ci de s'abuser plus longtemps. M. Lenoir devenait moraliste et sententieux, la jeune fille ne disait mot et ne quittait pas sa mère; Léonard souffrit vivement de ces circonstances qui ne présageaient rien de bon

à son amour. Ce fut précisément Jules qui le premier reçut la confiance de ses chagrins.

— Mon cher Léonard, répondit l'hypocrite Jules, tu ne t'étais pas trompé; ton crédit est considérablement baissé dans la famille Lenoir; depuis quelques semaines, je m'étais aperçu d'un refroidissement bien prononcé, j'hésitais à te faire part de mes soupçons, car c'est un devoir pénible à remplir, mais puisque le charme est rompu, rappelle-toi qu'il faut de la fierté.

— Il est donc vrai, mon Dieu! j'espérais encore m'être abusé: j'adore Emilie depuis deux ans; je me suis fait la douce habitude de l'appeler bientôt mon épouse, et je vois ainsi briser toutes mes espérances, je suis bien malheureux! Pardon si, dans pareille circonstance, je viens demander un service à ton amitié; ne pourrais-tu pas sonder M. Lenoir sur les causes du froid accueil que je reçois maintenant?

— Tu me connais bien mal, mon cher, si tu crois que j'ai attendu ta confiance pour te défendre auprès d'Emilie et de son père. N'ai-je pas chaque jour vanté les qualités qui te distinguent, le bonheur qu'une épouse trouverait auprès de toi?... Mais chaque jour Emilie se montrait plus froide au plaidoyer chaleureux que je faisais en faveur de mon ami. Quant à M. Lenoir, il paraît décidé à une rupture définitive.

— Mais qu'ai-je donc fait pour m'attirer un semblable traitement?

— Ton bonheur m'est aussi précieux que le mien, et si je voyais encore pour toi quelques chances de succès, je serais le premier à te dire qu'il ne faut pas désespérer de l'avenir. Mais j'ai mûrement pesé toute cette affaire, il faut y renoncer sans plus tarder. Je te le répète, il faut de la dignité. Avec ta fortune, ton mérite, tu trouveras sans peine une femme qui te fasse oublier les rigueurs de M^{lle} Emilie.

— Mais, mon ami, je t'ai dit que je l'aime toujours.

— Veux-tu savoir ce que le père m'a répondu lorsque je faisais allusion à ton prochain mariage avec sa fille: „Emilie est bien jeune, Léonard n'a pas encore de position faite et je crains qu'il ne rende pas ma fille heureuse.” Que te faut-il de plus? Si donc tu en crois ma vieille expérience, mon amitié, tu te donneras les honneurs d'une rupture éclatante. Sois sûr que tout le monde t'approuvera.

— Tu as peut-être raison, mais comment croire à tant de perfidie de la part d'Emilie, après ses serments, car elle m'a juré d'être à moi. Des calomnies peut-être...

— J'y ai bien pensé. Mais ne se rend-on pas coupable en écoutant les calomnies qui accusent un homme que l'on connaît depuis de longues années? La calomnie qui frappe dans l'ombre est l'arme des lâches; malheur à ceux qui ouvrent l'oreille à ses propos empoisonnés, ils ne méritent pas qu'on regrette leur amitié!

— J'attendrai encore.

— Comme tu voudras; mais, crois-moi, tu te repentiras bientôt de cette faiblesse, et il sera trop tard.

Léonard quitta Jules, profondément affecté de voir changer en une triste certitude les pressentiments qui le tourmentaient, et, plein de reconnaissance pour son excellent ami, qui, depuis longtemps, avait le privilège de puiser dans sa bourse et pour lequel il avait reçu le coup d'épée que vous savez.

III.

Le lendemain, Léonard, désespéré, dirigea ses pas vers la maison qui lui rappelait de si doux souvenirs. Il veut revoir celle qu'il a tant aimée, la froideur d'Emilie ne tiendra pas devant la puissance des souvenirs, devant les chaudes protestations de son amour. La fatalité habituelle qui pèse sur Léonard l'abandonnera-t-elle à cette épreuve décisive? La porte est ouverte, il entre, le rez-de-chaussée est désert. Conduit par son mauvais génie, il monte au salon, même solitude; il traverse les appartements et se trouve dans la chambre d'Emilie. Il y a quelque chose de mystérieux et d'intime dans la chambre d'une jeune fille. Là, Léonard a tout oublié. Il inter-

roge d'un regard craintif tous les détails de l'ameublement. Il s'assied dans le fauteuil où s'est assise celle qu'il aime, devant lui est son portrait, il a reconnu son doux sourire, ses yeux enchanteurs. A cette vue, les plus agréables rêveries viennent bercer son imagination excitée par une nuit d'insomnie.

Au mois de février, le soleil a bientôt quitté l'horizon; la nuit est venue pendant que mille songes divers assiègent l'esprit de Léonard, abîmé dans sa contemplation amoureuse.

Bientôt le soleil appesantit ses paupières. Il s'est endormi, mais quel sera son réveil?

Plusieurs heures se sont écoulées, et il dort toujours; la famille Lenoir vient de rentrer; Emilie, après avoir embrassé sa mère, se dirige vers sa chambre.

Soudain, un cri se fait entendre; c'est Emilie! La pâleur de la mort se lit sur ses traits, la bougie qui l'éclaire s'est échappée de ses mains, elle conserve à peine la force de dire ces mots:

— Un homme caché dans ma chambre... et elle tombe évanouie dans les bras de sa mère.

Pendant que M^{me} Lenoir prodigue à sa fille les plus tendres soins, elle s'effraie de voir son époux courir un danger qu'elle croit réel. Toutefois, M. Lenoir s'élance courageusement dans la chambre d'Emilie, malgré les supplications de son épouse alarmée. Il pense encore que sa fille a été trompée par un effet de lumière, et il s'apprête à revenir la gronder de sa frayeur.

A tout ce bruit, le dormeur s'est réveillé; il recueille avec peine ses sens engourdis; le souvenir lui revient, il veut fuir, mais la chambre d'Emilie n'a d'issue que par le salon, et il entend un bruit de pas, qui se dirigent de son côté. Il sera découvert; il n'a pas à balancer, ouvre la fenêtre et se précipite dans la rue au moment où M. Lenoir entrait dans la chambre.

— Au voleur! criait l'honnête bourgeois, qu'on l'arrête, voici son chapeau!

A ces cris, les voisins sortent de leur maison et s'approchent.

Léonard était immobile; sa tête avait frappé le pavé et le sang coulait abondamment sur sa figure. Les premiers-venus le crurent mort. M. Lenoir était descendu avec ses domestiques et ne pouvait reconnaître les traits de Léonard, tout souillés de sang et de boue.

— Le scélérat, s'écriait-il, se faire voleur avec des chaînes d'or! Mais qu'en ferons-nous?

— Si vous m'en croyez, voisin, reprit un esprit fort du voisinage, pendant que nous le garderons, il faut aller chercher la police.

— Parfaitement raisonné, mon cher, dit M. Lenoir; pendant que vous resterez là avec quelques bons voisins, Jean courra à la permanence et moi, j'irai prendre des nouvelles de ma pauvre Emilie; c'est dans sa chambre qu'était le bandit, elle n'a eu le temps de revenir auprès de moi, il avait déjà le poignard levé, mais ma foi, quand il m'a vu arriver, il a pris la fenêtre. Vous voyez, mes amis, que le vice est toujours puni.

Après cette petite exhortation morale, M. Lenoir remonta chez lui pour rassurer sa fille en lui disant que le bandit était mort.

IV.

Quelques instants après deux agents vinrent chercher le corps inanimé de Léonard et M. Lenoir fut obligé d'aller au bureau de police pour faire sa déclaration.

Cependant les médecins, appelés pour constater l'état du voleur nocturne, s'aperçurent promptement qu'il n'était qu'évanoui. La violence de la chute lui avait fait perdre connaissance et les douleurs du pansement le rappellèrent à la vie.

Le malheureux avait la jambe cassée.

Confronté avec le coupable, M. Lenoir ne put s'empêcher de reconnaître dans l'horrible assassin le fils de son ami, celui qu'il avait si longtemps considéré comme le futur époux de sa fille.

La position de fortune de Léonard, sa familiarité connue dans la maison Lenoir, ne pouvait permettre à personne de voir un voleur dans le blessé. Force fut donc à M. Lenoir

de retirer la plainte qu'il avait déposée et dans laquelle il parlait de poignard et de pistolets à faire dresser les cheveux.

Cependant la colère de M. Lenoir ne faisait qu'augmenter, car il voyait dans Léonard un larron d'honneur et pour cet estimable père de famille, c'était tout un.

Quoi qu'il en soit, Léonard fut reporté chez lui et depuis six semaines il attend sa guérison.

Comme on peut le penser, cette aventure avait fait scandale dans tout le quartier et avait même eu un certain retentissement en ville, quoique les journaux, priés de se taire, eussent privé leurs lecteurs d'un fait divers à sensation. L'avenir conjugal de la jeune Emilie semblait perdu, la calomnie s'était emparée de ce déplorable événement.

Quinze jours après, Léonard obtint de ses médecins la permission de recevoir quelques amis. Jules fut le premier à venir.

— Mon pauvre camarade, lui dit-il, il ne faut pas parler, cela te fatiguerait. Ecoute seulement mes paroles, ce sont toujours celles d'un ami; que ne m'as-tu écouté plus tôt, tu serais maintenant sur les jambes et cet affreux événement n'aurait pas eu lieu.

Léonard confus fit un signe d'assentiment.

Jules reprit:

— Je ne te ferai pas de reproches; le mal est fait maintenant, mais il faut le réparer. Tu comprends tout le tort que cette aventure a fait à la réputation d'Emilie... Des propos injurieux pour ton honneur et pour le sien circulent de toutes parts... C'est à moi, c'est à ton meilleur ami qu'il convient de faire taire ces bruits calomnieux. Tu n'as plus rien à espérer auprès d'elle; le père aimerait mieux l'enfermer dans un couvent que de te la donner pour épouse; elle-même ne saurait te pardonner ce qu'elle appelle... une infamie. Les apparences sont contre toi; je sais d'avance que le hasard a tout fait; je connais trop ta loyauté pour en douter un instant, et cependant il faut rendre l'honneur à cette jeune fille. Je n'ai pas oublié le coup d'épée que tu as reçu pour moi, c'est à mon tour de me sacrifier pour toi; j'épouserai Emilie... En la voyant devenir la femme de celui qui sera toujours ton meilleur ami, le public oubliera le scandale. Il n'y a pas d'autre moyen d'imposer silence à la calomnie. Tout est arrangé avec la famille, mais je n'ai pas voulu m'engager définitivement avant de t'en avoir parlé... C'était un devoir d'honneur, et je ne pouvais y manquer.

Léonard fit un geste de colère.

— Plus tard, reprit Jules, tu me rendras mieux justice. En attendant, comme je me trouve pris à l'improviste, tu m'obligerais de m'avancer dix mille francs, dont j'ai besoin pour les premiers frais de noce. Je te rendrai cela... avec le reste, car je suis déjà ton débiteur, je me plais à le reconnaître.

Léonard, à demi vaincu, et pour rester jusqu'au bout fidèle à son rôle de martyr, donna, sans mot dire, un bon sur son banquier.

Jules est maintenant l'époux d'Emilie, et Léonard est toujours son ami.

C. DAL.

LE CHANGEMENT ET L'IMMUTABILITÉ.

Le monde est un théâtre de révolutions. De nouveaux êtres s'élèvent sur les débris des anciens; tout se dissout, tout se répare au moyen d'une continuelle reproduction.

Les générations des animaux et des végétaux succèdent à la destruction et à la mort; le globe même éprouve de grands changements intérieurs par ses volcans et ses bouleversements inexplicables; sa surface en présente encore davantage par l'apparition et la chute des montagnes, par le déplacement des mers et des fleuves qui changent lentement ou tout-à-coup leur lit.

Les terres fermes ont été des mers; les mers redeviennent terres fermes, les exhalaisons ou quelques autres influences fertilisent ou rendent stériles certaines parties du terrain.

Enfin, la nature ne semble que désordre et confusion, par l'incessant combat des éléments.

Mais c'est dans ce désordre apparent et presque infini que consiste l'ordre invariable de l'univers; c'est dans ces changements successifs que se trouve l'immuabilité.

Si les êtres se détruisent, c'est pour qu'ils se reproduisent de nouveau. Si la terre change sans cesse de forme, nous voyons pourtant qu'elle reste toujours la même; si les êtres sont dans un perpétuel mouvement, le tout demeure inaltérable.

De la terre élevons nos regards vers la vaste étendue des cieux; sur l'immensité des mondes qu'ils contiennent, et pensons aux révolutions qui s'y opèrent pour chacun des mondes. Cependant l'ensemble n'en est point ébranlé; il reste toujours le même, toujours immuable!

TH. DU RIVAGE.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

SECONDE PARTIE.

XXIX.

En entendant comme un cri humain répondre, au milieu de ces ruines solitaires, au cri qu'elle avait poussé, Georgina se mit à trembler de tous ses membres et devint pâle comme une morte. Gwendoline même, la courageuse Gwendoline, se sentit frissonner.

— Oh! j'en mourrai, murmura la fille de Fabien Tollish. Pourquoi donc sommes-nous venues ici? Sortons, Marianne, vite, partons...

L'institutrice ne répondit pas, mais, levant le doigt, elle fit un geste pour engager Georgina à faire silence; puis, d'une voix distincte, elle s'écria:

— Qui est là? Qui nous a appelées?

Un gémissement étrange et prolongé répondit à cet appel.

Les deux jeunes filles, prêtes à se trouver mal, s'appuyèrent contre le mur humide, et la lanterne que portait l'institutrice s'échappa de ses mains.

— Ne nous effrayons pas, dit Gwendoline en reprenant courage; je suis persuadée que ce que nous avons entendu est tout simplement le cri d'un hibou.

Et ayant de nouveau interpellé l'être mystérieux, elle reçut pour réponse le même cri étouffé, qui paraissait sortir des profondeurs d'un tombeau.

— Oseriez-vous encore soutenir que c'est un hibou? demanda Georgina. Oh, remontons vite, vite, car je meurs d'effroi.

L'institutrice s'empara du bras de son élève, et l'entraîna vivement en avant.

Pendant qu'elles s'enfuyaient, le cri sépulcral vint de nouveau frapper leurs oreilles.

Les deux jeunes filles eurent la chance, après quelques détours, de se trouver au pied du grand escalier de pierre, qu'elles escaladèrent, en proie à un véritable panique.

Elles arrivèrent haletantes au rez-de-chaussée, et Georgina, pénétrant dans la cuisine, se laissa tomber plus morte que vive sur une vieille chaise de bois.

Gwendoline tâcha de la rassurer et se mit à rire, en disant:

— Nous sommes vraiment de grands enfants... Nous effrayer ainsi pour le cri d'un animal! car, je le répète, ce ne pouvait être qu'un hibou.

— Oh, que non, Marianne, vous ne m'ôtez pas de l'esprit que c'est au contraire un être surnaturel... Mais, Ciel!... Qu'entends-je de nouveau?...

Un pas pesant résonna dans le corridor, et un moment après, Lord Darkwood apparut dans l'embrasure de la porte.

Il semblait en proie à une colère qu'il cherchait en vain à réprimer, pendant que ses petits yeux gris brillaient d'un éclat sinistre.

— Que signifie votre présence en ce lieu? s'écria-t-il. Qui a pris les clefs dans mon cabinet? Que faites-vous ici toutes les deux?

— Nous sommes venues visiter les ruines, Milord, dit Gwendoline d'une voix douce, et c'est Georgina qui s'est procuré les clefs.

— Oui, c'est moi, père; vous n'étiez pas

là, et je croyais que je pouvais bien les prendre sans votre permission, puisque, autrefois, tous les étrangers qui se présentaient pour voir les ruines y étaient admis. Mais nous avons eu une belle frayeur, allez! Nous avons entendu les cris du revenant dont les servantes m'ont raconté la légende.

— Que dites-vous là! exclama Lord Darkwood, en s'appuyant contre la muraille.

— Eh bien, oui; nous sommes descendues dans les caveaux, et là, nous avons entendu des cris étranges.

— Dans les caveaux! répéta-t-il d'une voix sourde.

— Oui, et quelqu'un a poussé des gémissements effrayants, tout près de l'endroit où nous étions. Miss Myner prétend que c'étaient les cris d'un oiseau nocturne, mais moi, je sais bien le contraire.

Heureusement pour le marquis qu'il se trouvait placé dans l'ombre; sans cela, les jeunes filles n'auraient pas manqué de s'apercevoir de la pâleur morbide qui se répandait sur ses traits.

— Miss Myner a plus de bon sens que vous, Georgina, dit-il enfin d'une voix qu'il tâchait de rendre ferme; c'est, en effet, un hibou que vous avez entendu. Les ruines en sont infestées, à cause de la grande quantité d'arbres qui les avoisinent. Maintenant, ma fille, retournez au château, et souvenez-vous que je vous défends sévèrement d'approcher des ruines sans que je vous accompagne. Miss Myner, je vous recommande de veiller sur votre élève, et de faire en sorte qu'elle m'obéisse.

Le marquis ramassa le trousseau de clefs qui était sur le plancher et s'inclina poliment devant Gwendoline, en disant:

— Mademoiselle, je vais vous précéder; veuillez me suivre.

Et il les conduisit hors du vieux château, dont il referma soigneusement la porte.

XXX.

Deux jours après les événements qui viennent d'être racontés, l'ex capitaine se trouvait assis dans son cabinet.

Il était onze heures du soir et le château de Dunholm était plongé dans l'obscurité et le silence.

Pendant cette nuit de solitude, la pensée de Lord Darkwood se reporta sur cette Miss Winter qui, décidément, devait être morte ou avoir quitté l'Angleterre; car il n'avait cessé de contrôler en secret la correspondance que Pietro entretenait avec son frère, et rien jusqu'à présent n'avait révélé la moindre trace de l'existence de la jeune fille.

Cependant, une seconde personne veillait aussi, à cette heure tardive, dans le manoir de Dunholm.

C'était Gwendoline, assise devant le foyer de son petit salon, et tenant une lettre ouverte dans la main.

Elle venait de répondre à cette missive, qu'elle relisait pour la seconde fois et qui émanait de M^{me} Quillet. La bonne dame lui annonçait le retour de M. Markham après dix-huit années d'absence. Elle ajoutait que son pauvre maître était tellement changé qu'elle l'avait à peine reconnu.

Une chose qu'elle ne mentionnait point, c'est que le squire ne lui avait pas adressé la moindre question concernant l'enfant de sa fille; mais ayant rencontré, à la cuisine, une

grossière servante de l'âge de Gwendoline, il avait demandé d'un ton bref à la femme de charge:

— Est-ce là cette fille?...

— Non, Monsieur, c'est la vachère, avait répondu M^{me} Quillet.

— Est-elle donc morte?

— Non, Monsieur; elle vit; c'est une jeune demoiselle charmante, d'après l'avis de tout le monde.

M^{me} Quillet avait hasardé cette réponse, espérant intéresser le vieillard à sa protégée.

— Une demoiselle? avait interrogé M. Markham, en ricanant.

— Oui, maître; sachant qui elle était, je n'ai pas eu le courage, ni de l'envoyer à l'hospice, ni d'en faire une servante... Moi et mon mari nous lui avons donné une institutrice, et plus tard nous l'avons placée dans un bon pensionnat.

— Vous avez agi comme des insensés! s'était écrié le vieillard. Et où est-elle, cette précieuse demoiselle?

— Elle est placée en qualité de gouvernante dans une excellente et riche famille.

— Tant mieux! Ne m'en parlez plus, et sur tout qu'elle ne mette jamais les pieds chez moi.

parcs, les serres étaient cités pour leur beauté et leur étendue.

Cette propriété était habitée depuis quelque temps par une jeune héritière indienne, appelée Miss Norreys, dont le père, récemment mort à Calcutta, lui avait laissé une brillante fortune.

Pietro, qui avait recueilli tous ces renseignements, dit un jour à son maître que, puisqu'il avait l'intention de se marier, il ferait bien de faire la connaissance de cette demoiselle, qu'il ne trouverait jamais une meilleure occasion.

— Elle est jeune, riche, dit-il; elle appartient à une bonne famille, elle se produira dans le monde, enfin, vous ne pourriez mieux choisir.

— C'est vrai, Pietro, je m'en occuperai. J'ai le plus grand désir de réunir la propriété de Beechmont à celle de Dunholm, et cette dame, fût-elle laide comme le péché mortel, je lui offrirai ma main et mon titre: c'est décidé. Je lui ferai visite avec ma fille, continuait-il, c'est une marque de politesse; mais une fois que j'aurai mon entrée à Beechmont, je m'y rendrai aussi souvent que possible pour arriver à mes fins.

Lady Georgina fut donc avertie qu'elle eût à faire une toilette de bon goût, reçut quelques instructions de son institutrice sur

la manière de se conduire pendant cette visite, et le père et sa fille se mirent en route, dans le courant de la journée, pour se rendre chez leur nouvelle voisine.

Ils ne trouvèrent pas Miss Norreys chez elle. Tous deux déposèrent leur carte et retournèrent au château, enchantés de l'absence de la riche Indienne: Georgina, parce que cette visite l'ennuyait et l'embarrassait à la fois, et le marquis, parce qu'il pourrait retourner seul chez sa voisine, sans produire sa fille, laquelle, malgré toutes les peines que Miss Myner se donnait pour en faire une jeune personne de bon ton, restait une créature grossière, aux traits communs et à la tournure peu élégante.

De retour à Beechmont, Miss Norreys répondit à la politesse de ses voisins.

Malheureusement, Lord Darkwood était également absent quand elle se présenta au château de Dunholm, et Lady Georgina se promenait dans le parc avec sa gouvernante, de manière que l'Indienne déposa sa carte et se retira.

Le marquis fut fort désappointé de ne pas avoir vu sa nouvelle voisine, et résolut de se rendre chez elle sous peu.

Il ne se doutait guère qu'il ferait connaissance avec elle plus tôt et d'une toute autre façon qu'il ne le prévoyait...

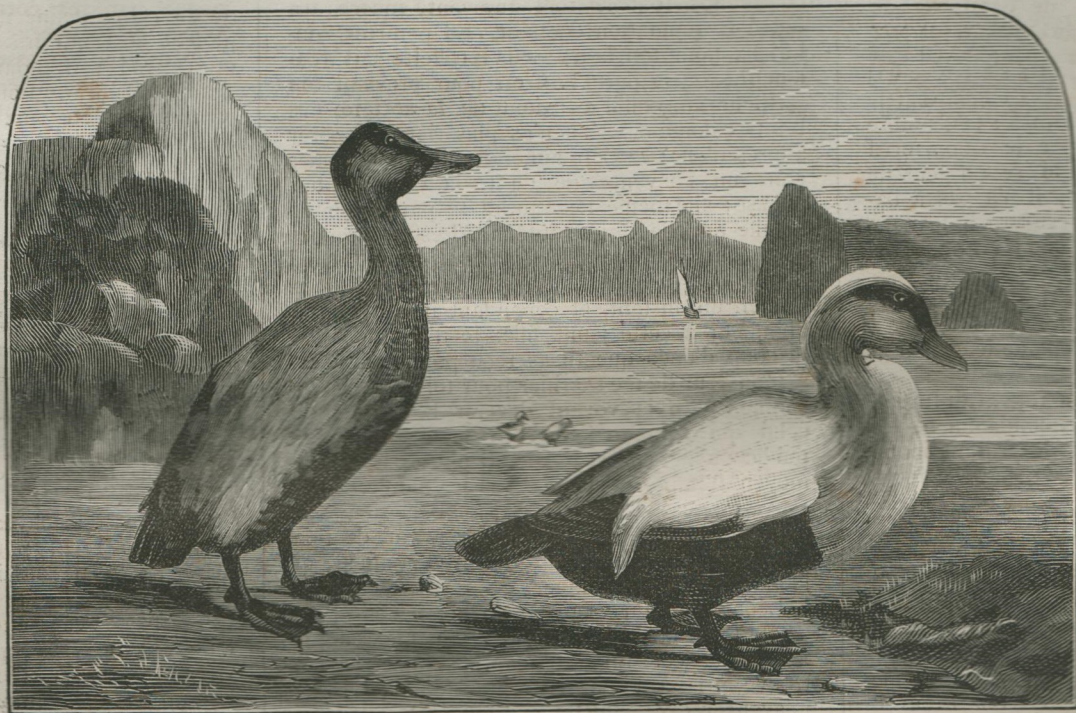
(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

Enigme.

Je suis ce qu'on peut acheter
Et que l'on ne saurait prêter;
Ce qu'on se plaît à tourmenter,
Ce qu'on voudrait toujours porter,
Et que le temps fait regretter.

(Le mot du LOGOGRAPHE publié dans notre N^o. 6 (13 Décembre) est CŒUR, où l'on trouve COUR, en supprimant la lettre E.)



L'IDER.

Gwendoline ayant, comme nous l'avons dit, relu la lettre de M^{me} Quillet, l'avait jetée dans l'âtre où elle fut bientôt réduite en cendres.

Puis, se levant, elle éteignit sa lumière et se dirigea machinalement vers la fenêtre pour regarder au dehors.

De cette fenêtre, on apercevait les ruines de l'ancien manoir, qu'elle distinguait parfaitement, malgré l'obscurité.

En ce moment, minuit sonna à la grosse horloge du vestibule.

— Il est bien tard, se dit la jeune fille, je m'en vais me mettre au lit... Mais que vois-je donc là-bas?... Une lumière à une des fenêtres du rez-de-chaussée du vieux château!... Qu'est-ce que cela peut signifier? Tous les domestiques sont couchés et, du reste, personne n'oserait s'aventurer de ce côté à une pareille heure.

La lumière passa successivement devant plusieurs autres fenêtres, puis finit par disparaître. Gwendoline veilla longtemps avec anxiété, mais elle ne vit plus rien.

XXXI.

Non loin du château de Dunholm se trouvait une magnifique et vaste propriété, connue sous le nom de Beechmont.

Les fermes, les pâturages, les prairies étaient dans l'état le plus florissant, et les jardins, les